LUCIEN FEBVRE ET HENRI BERR : DE LA SYNTHÈSE À L'HISTOIRE-PROBLÈME

Bertrand MÜLLER

Impossible d'évoquer ce que fut l'œuvre d'Henri Berr sans y associer de près le nom de Lucien Febvre. Séparés d'une demi-génération, le premier était l'aîné de quinze ans du second, ils ont partagé ensemble pendant près d'un demi-siècle les mêmes combats pour rénover les sciences historiques. L. Febvre a dit souvent tout ce qu'il devait à sa découverte de la jeune *Revue de synthèse* qui accueillait en 1905 son premier article et ses premiers comptes rendus inaugurant une longue et fidèle collaboration. De leurs fréquentations est née progressivement une profonde amitié et H. Berr devenait l'un des confidents de son jeune ami. C'est à lui que Febvre révéla sa rencontre avec Suzanne Dognon, sa future femme ; c'est à lui qu'il confiait plus volontiers ses doutes, ses préoccupations de carrière. Une correspondance abondante échangée entre eux révèle la proximité des liens qui les unissaient et la place qu'Henri Berr a prise dans la vie de Lucien Febvre.

Mais leur relation fut également complexe, sinon compliquée, souvent tumultueuse, et il faudrait plus que quelques pages pour en tracer les péripéties¹. F. Braudel, rappelant la proximité de la création des *Annales*, en 1929, et la transformation de la *Revue de synthèse*, en 1931, y voyait surtout de « minuscules querelles », les « petits signes » d'une « sempiternelle opposition du Père et du Fils² ». L. Febvre n'a jamais été ni l'élève ni le

1. La publication, chez Fayard, de la *Correspondance de Febvre à Berr* que prépare actuellement Jacqueline Pluet-Despatin — il ne subsiste hélas que quelques lettres de Berr — nous permettra de mieux connaître les péripéties de leur relation. Le transfert des archives de Berr et de Febvre à l'IMEC simplifiera également la tâche des historiens en leur donnant un accès plus aisé aux documents eux-mêmes jusqu'ici réservés à quelques privilégiés. Je remercie Henri Febvre de m'avoir autorisé à consulter cette correspondance et Jacqueline Pluet-Despatin de m'avoir utilement aidé à la dépouiller et autorisé à l'utiliser ici.

2. Fernand BRAUDEL, « Hommage à Henri Berr pour le centenaire de sa naissance », *Revue de synthèse*, t. LXXXV, juil.-sept. 1964, p. 24.

disciple de Berr mais il n'a jamais caché sa dette à l'égard du père de la synthèse ni la relation de filiation qui liait ses propres entreprises à celles de Berr. Pourtant ce n'est pas ce problème d'influence ni celui de précurseur du mouvement des *Annales*, soulignés dans de nombreuses études déjà, qui me préoccupera ici. C'est moins sur le plan de la théorie de l'histoire que sur celui des pratiques que s'est construite leur relation. Febvre se plaisait à répéter à son ami qu'il n'était guère « théoricien » et l'on sait qu'il n'a jamais complètement partagé l'idéal du père de la synthèse assignant à l'histoire, sous la formule de synthèse historique, le statut de « science plénière ». Au total, pour Febvre, la synthèse a moins valu comme modèle de « nouvelle histoire » que par les multiples entreprises fondées par Berr au travers desquelles elle pouvait s'affirmer.

UNE COLLABORATION ÉTROITE

À la plupart de ces entreprises, Febvre a d'ailleurs été étroitement associé. En un premier temps, il n'est pas inutile de rappeler, à titre d'inventaire, les principaux éléments de leur collaboration :

1) Febvre a collaboré très activement à la *Revue de synthèse*. Depuis son premier article en 1905 sur la Franche-Comté et jusqu'en 1937, il y a publié près de 280 textes, essentiellement des comptes rendus. Avant la Première Guerre, c'est à la revue de Berr qu'il a destiné presque exclusivement ses publications et il prend aussi une part active à sa gestion. Son nom est attaché très tôt aux secteurs de la géographie historique de la France et de l'histoire économique³. La création des *Annales* en 1929 n'a d'ailleurs nullement interrompu sa participation puisqu'il devient l'un des codirecteurs d'une *Revue de synthèse* transformée en 1931. C'est même au cours des années 30 que ses contributions ont été les plus nombreuses et les plus longues⁴.

3. Lucien Febvre, agrégé d'histoire, figure dans le programme du second cycle des « Revues générales » sous « Histoire générale (événements politiques ; institutions politico-juridiques)... France... (géographie historique) » et sous « Histoire économique. Faits et institutions... France (jusqu'à Colbert) », dans ce dernier cas entre Prosper Boissonnade chargé de la période médiévale et Philippe Sagnac pour la période moderne jusqu'à la Révolution.

4. Pour une analyse plus complète des contributions de L. Febvre à la revue, je me permets de renvoyer à Jean-Pierre AGUET et Bertrand MÜLLER, « “Combats pour l'histoire” de Lucien Febvre dans la *Revue de synthèse historique* (1905-1939) », *Revue suisse d'histoire*, 35, 1984, p. 389-447.

2) Trois de ses livres ont paru dans la collection « L'Évolution de l'humanité », conçue par Berr avant 1914, et il a été associé de près à la conception du plan d'ensemble de la collection ainsi qu'à l'attribution de certains volumes, comme *La Société féodale* de son ami Marc Bloch⁵. De plus, dans les différents plans, apparaissent cinq ou six livres que Febvre n'a jamais achevés et, pour certains d'entre eux, probablement pas commencés⁶.

3) Dès sa création en 1925, Febvre participe aux activités du Centre international de synthèse dont il devient le directeur adjoint un an plus tard. Dans sa correspondance, il évoque à plusieurs reprises l'organisation d'un centre de cartographie historique qui aurait pu aboutir à la réalisation d'un Atlas historique de la France. Il participe régulièrement et contribue aux *Semaines internationales de synthèse* ainsi qu'au *Vocabulaire historique*.

4) Febvre et Berr ont rédigé ensemble l'article sur l'histoire qui a paru en 1932 dans l'*Encyclopaedia of the Social Sciences*⁷.

5) Enfin, Febvre coopéra à la conception et à la création du journal *Science* qui ne connut qu'une existence éphémère.

Ce rapide état des lieux souligne la richesse et la multiplicité des initiatives de Berr dont la plupart, à l'exception de la revue, ont vu le jour dans l'entre-deux-guerres. Ces réalisations, de nature différente, étaient liées entre elles par une unité profonde ; elles constituaient les étapes de l'élaboration progressive d'un même dessein : celui de la synthèse. À chacune d'elles, Febvre a été associé de près, y a occupé d'importantes responsabilités et, comme en témoigne leur abondante correspondance, pris une part très active dans leur conception et leur mise en œuvre. Mais il n'y a pas investi la même ambition que Berr et il ne partageait pas nécessairement la même conception de l'organisation du travail que chacune d'elles induisait. Sans reprendre chacun de ces éléments dans le détail, je voudrais consacrer les remarques qui suivent à l'examen de cette différence. Elle est sensible surtout dans leur correspondance car, dans leurs écrits, l'un et l'autre n'y ont fait que des allusions discrètes et rapides. Pourtant elle s'est progressivement accentuée dans les années 30 ; elle a même pris la forme d'une dissi-

5. À ce sujet voir Marc BLOCH, *Écrire La Société féodale. Lettres à Henri Berr (1924-1943)*, Jacqueline PLUET-DESPATIN (éd.), Paris, IMEC, 1992.

6. *Les Grands Courants intellectuels au temps de la Renaissance : l'humanisme ; Les Religions du xvi^e siècle : la Réforme ; Monarchie et empire au xvi^e siècle : Espagne et Europe ; Argent et bourgeoisie ; La vie économique et les transformations sociales*. Febvre n'avait vraisemblablement songé qu'au livre sur les religions du xvi^e, le seul auquel il fasse allusion dans sa correspondance avec Bloch et envisagé un autre ouvrage sur *L'Homme du xvi^e siècle* qui ne figurait pas sur le plan de la collection.

7. « History », in *International Encyclopaedia of the Social Sciences*, E.R.A. SELIGMANN (éd.), New York, 1932, t. VII, p. 357-368.

dence lorsque, en 1936, le directeur des *Annales* et de l'*Encyclopédie française* fit parvenir sa lettre de démission au directeur du Centre international de synthèse, de la *Revue de synthèse* et du journal *Science*. Mon propos sera cependant doublement limité. Je laisserai délibérément de côté la période d'avant 1914 en privilégiant l'entre-deux-guerres. Ensuite, en me servant de leur correspondance, c'est prioritairement le point de vue de Febvre que je retiendrai, non seulement en raison de l'intérêt que je porte à son œuvre, mais parce que les lettres de Berr à Febvre, à deux ou trois exceptions, n'ont pas été conservées, comme ont disparu aussi la plupart des milliers de lettres reçues que Berr projetait d'éditer juste avant sa mort⁸.

HISTOIRE TRADITIONNELLE ET SYNTHÈSE

Pour situer schématiquement les enjeux intellectuels auxquels était confrontée l'histoire dans cette période, je me reporte à deux textes de Febvre qui balisent une période particulièrement active de sa vie puisque le premier, sa leçon d'ouverture à Strasbourg⁹, était publié dans le deuxième fascicule de la *Revue de synthèse historique* paru après la guerre alors que le second, consacré à un examen historiographique de « L'histoire en France dans les dix dernières années », paraissait en mai 1938 dans *Science*, périodique de vulgarisation scientifique lancé par Berr deux ans auparavant. Il n'est pas sans intérêt car il s'agit de l'un des rares textes dans lesquels Febvre a proposé un bilan historiographique significatif de l'entre-deux-guerres.

Ces deux textes développent, chacun à leur manière, sous la forme d'un examen de conscience pour le premier et d'un bilan, un peu amer, pour le second, les lignes d'une même problématique ou plutôt d'une même inquiétude : la situation de l'histoire et son rôle dans l'après-guerre, la fonction sociale de l'historien dans des sociétés bouleversées par un conflit mondial. Reportons-nous d'abord au plus récent des deux textes. Publié à la veille d'un nouveau conflit mais vraisemblablement pensé de longue date, le diagnostic de 1938 est plutôt morose. En s'interrogeant sur les « controverses doctrinales » et les « débats de méthode » depuis la guerre, Febvre

8. Martin SIEGEL, « Henri Berr et la *Revue de synthèse historique* », in Charles-Olivier CARBONELL et Georges LIVET (éd.), *Au berceau des Annales. Le milieu strasbourgeois, l'histoire en France au début du xx^e siècle*, Toulouse, Presses de l'IEP, 1983, p. 215.

9. L. FEBVRE, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, t. XXX, 1920, p. 1-15.

constate avec une certaine amertume peu de nouveautés. L'opposition réside toujours comme avant la guerre entre deux formes d'histoire : l'Histoire traditionnelle et la Synthèse historique. Dans cette confrontation, « l'école officielle » a maintenu ses positions et « il est très vrai qu'en France, [les] forces novatrices, si actives soient-elles, sont loin d'avoir remporté la victoire ». Et il précise : « ... étrangère [...] à cette grande inquiétude, à ce travail si général de réorganisation et de révision qui s'opère sous nos yeux dans tous les domaines du savoir, [l'histoire] compose une sorte d'immense anachronisme. [...] Elle n'a encore ni vocabulaire, ni définition, ni conventions nettes, spéciales, en parfait accord avec les besoins et les certitudes acquises du temps présent. » Cet échec — ou plutôt ce demi-échec, car dans son article, Febvre relève tout de même les efforts tentés « pour promouvoir l'histoire au rang d'une discipline scientifique véritable » parmi lesquels il cite notamment la *Revue de synthèse*, la collection « L'Évolution de l'humanité », partiellement, les *Semaines internationales de synthèse*, les *Annales* et l'*Encyclopédie française*, mais aussi la renaissance de *L'Année sociologique* sous la forme des *Annales sociologiques* —, il l'attribue principalement aux conséquences dramatiques de la guerre. « Les forces de novation, en histoire, ne sont point abattues, bien qu'elles aient été décimées. Et l'on peut imaginer — et regretter — ce qu'elles auraient produit sans la stupide dévastation de quatre années de folie criminelle. » Aussi ce constat, très sévère à l'égard de l'histoire traditionnelle, « la plus vieille, la plus pauvre, la plus fastidieusement désuète », nous ramène-t-il à la guerre, à ses conséquences sur le développement de la discipline historique et à l'examen de conscience auquel procéda Febvre.

L'HISTOIRE DANS UN MONDE EN RUINES

On sait peu de choses sur l'expérience militaire de Febvre pendant la Première Guerre mondiale. Contrairement à Marc Bloch, qu'il rencontrera à l'université de Strasbourg au lendemain du conflit, il n'a pas consigné par écrit ses impressions de soldat. Mobilisé le 3 août 1914 avec le grade de sergent du 54^e régiment d'infanterie territoriale, il a été blessé et hospitalisé à deux reprises¹⁰. À ces seules indications reportées longtemps

10. Lors d'une chute de bicyclette en service commandé le 7 octobre 1915, puis de nouveau le 4 octobre 1916. Ces blessures l'ont immobilisé pendant plusieurs mois.

après dans un carnet, il ajoutera : « Au total 4 ans 6 mois et 15 jours de campagne militaire. » Démobilisé le 7 février 1919, il rejoignait, sans enthousiasme, sa chaire à Dijon avant d'être appelé à occuper la chaire d'histoire moderne de l'université de Strasbourg. Cependant, « ces quatre années de folie criminelle » — ce sont ses termes —, son engagement au combat — il fut plusieurs fois au front — l'ont profondément marqué. Il conservera toujours le sentiment personnel d'avoir été un miraculé, d'avoir échappé par chance à une absurde et effroyable catastrophe. Plus tard, il refusera d'être relevé de ses obligations militaires et, tout au long des années 30, il conservera toujours une distance critique à l'égard du « pacifisme » qui le conduira notamment à condamner les accords de Munich. Pourtant l'on ne saurait réduire les incidences de la guerre ni les conséquences qu'il en tire pour la redéfinition du rôle de l'historien à son expérience personnelle, à cette « expérience vécue, et vécue de façon si intense », comme l'écrit Berr.

La guerre représentait surtout l'épreuve et le révélateur d'une crise générale profonde. « Tout a été mis en question, notait Berr, la vie des individus, celle des peuples, le sort même de la race humaine, et la valeur des principes qui la dirigent¹¹. » À cette crise qui affecte l'humanité tout entière, l'ensemble des savoirs, ni les sciences ni l'histoire ne sauraient échapper. Sur la nécessité et l'urgence d'une redéfinition de l'histoire, d'une réorganisation de ses pratiques et d'une réorientation de ses priorités, les points de vue de Berr et de Febvre convergent. « Réfléchir sur la science » et « préciser le rôle de l'histoire » constituent les deux axes prioritaires à partir desquels la discipline est à repenser et à reconstruire. Pour Berr, en particulier, l'issue du conflit ne concrétise pas seulement une victoire militaire mais elle consacre aussi la supériorité intellectuelle et morale de l'esprit français, « esprit de vérité », sur la science allemande¹², asservie et pervertie par « l'égoïsme national ».

Dans sa leçon inaugurale de Strasbourg, L. Febvre reprend à son compte l'essentiel de ces arguments, sans verser cependant dans la germanophobie de son ami. Au centre de ses préoccupations figure également la question du rôle et de la responsabilité de l'historien. Lui aussi oppose à la conception d'une histoire qui « travaille à la grandeur de la nation », la « sérénité d'un effort d'analyse vraiment désintéressé », aux « missionnaires

11. Cf. H. BERR, « Les études historiques et la guerre », *Revue de synthèse historique*, t. XXIX, août-déc. 1919, p. 20.

12. À ce sujet voir également H. BERR, *Le Germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique*, Paris, 1919 ainsi que, dans ce volume, la contribution de Peter Schöttler.

d'un Évangile national », la recherche de la vérité, « la perpétuelle inquiétude d'un esprit toujours en éveil, toujours en action ». Lui aussi revendique l'idée d'une histoire-science dont la recherche de lois constitue l'horizon nécessaire et définit la méthode qui est essentiellement analytique et proclame sa foi dans l'avenir de la science.

« L'heure n'est plus des miniatures et des enluminures, des tableaux de bataille et des cartons de tapis. Mais qu'elle vienne vite, par contre, l'heure bienfaisante, l'heure espérée d'une mainmise progressive et méthodique de la science sur l'univers — l'heure où, dans le désordre universel, s'introduira un peu de cet ordre bienfaisant qu'engendrent la connaissance et l'application des lois¹³. »

L'avenir de l'histoire, science du « développement de l'homme à travers les âges », science non pas du particulier ni de l'individuel mais « discipline critique qui doit départir l'individuel du collectif », qui a commencé à prendre conscience de sa méthode et de son but depuis quelques décennies seulement, s'écrit sur la même page que celui des sciences ; ses progrès sont étroitement liés aux développements encore mal assurés d'autres disciplines voisines comme la sociologie ou la psychologie. Des lois donc ! Mais pas celles, trop ambitieuses, démesurées et chimériques, que propose le matérialisme historique, ni celles, « supraterrrestres », du providentialisme à la Bossuet, ni celles du déterminisme naturaliste, non plus que les lois de succession de Comte. Car moins qu'une fin dernière, la détermination des lois délimite essentiellement une exigence méthodologique et le cadre d'une ligne d'action : une déontologie¹⁴.

De ce texte, il est plusieurs lectures possibles. On pourrait s'étonner de l'optimisme scientifique que L. Febvre y exprime et sans doute faut-il voir là l'une des raisons qui l'ont conduit à ne pas le retenir dans ses *Combats pour l'histoire*. Notons cependant que ces convictions sont largement partagées à cette époque. L. Febvre ne s'écarte d'ailleurs guère de la logique de *La Synthèse en histoire* dont il s'est longuement nourri pendant ses moments d'inactivité forcée. Mais là n'est peut-être pas l'essentiel puisqu'il s'agit d'abord de redéfinir un statut de l'histoire qui n'est ni celui de la mémoire nationale ni celui d'une collecte d'antiquités mais celui d'une

13. L. FEBVRE, *art. cit. supra* n. 9, p. 6.

14. « La pensée que son effort doit aboutir un jour à permettre le dégagement de véritables lois — cette pensée ne doit jamais quitter l'historien. C'est elle qui donne son prix, sa direction aussi à son travail ; c'est elle qui doit régler, déterminer, ordonner de haut ce travail ; c'est elle qui lui confère son sens, sa dignité et sa valeur. » L. FEBVRE, *art. cit. supra* n. 9, p. 11.

science dont les méthodes, par conséquent, se confondent avec celles du rationalisme scientifique de son époque¹⁵. Dès lors le credo scientifique qui inspire le texte importe moins que la philosophie de l'action qui s'en dégage. Le but que s'assigne Febvre n'est pas d'élaborer une nouvelle théorie de l'histoire mais de penser une « pratique de l'histoire » en déclinant ses différentes opérations : démarche patiente, méthodique et rigoureuse, circonscrite dans un champ d'expérience délimité, soucieuse de discuter et de problématiser les articulations de la réalité historique¹⁶.

La guerre impose cependant à l'historien une autre urgence, de nouvelles responsabilités : accomplir sur le plan scientifique une œuvre de reconstruction et assumer la tâche de ceux qui ont été décimés. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de retrouver dans sa correspondance avec Berr le souci constant de l'organisation du travail.

RÉORGANISER LE TRAVAIL

Inquiet face à « l'ère douloureuse et tourmentée des conflits sociaux et des prodigieux bouleversements de classes » qu'il prévoit « quand reviendra la paix », Febvre ne cesse de supplier Berr de ne pas abandonner sa tâche¹⁷. Il l'exhorte à reprendre au plus vite la publication de la *Revue de synthèse* qui avait cessé de paraître en 1914. Ainsi, au moment où il attend sa nomination à Strasbourg, il écrit à Berr le 5 avril 1919 : « Vous savez à quel point je suis soucieux comme vous d'organiser, mais du dedans, les études historiques si chaotiques et indéterminées. » Et lorsque lui parvient l'heureuse nouvelle, quelques semaines plus tard : « J'espère à Strasbourg pouvoir faire du bon et utile travail [...]. Je crois de plus en plus que nulle tâche ne s'impose plus impérieusement que celle d'organiser le travail. Je

15. Voir à ce sujet le stimulant travail d'Enrico CASTELLI GATTINARA, *Crise de la raison et pensée de l'ouverture. Histoire et épistémologie en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, 1992 (thèse EHESS) et sa contribution dans ce volume.

16. Cette histoire, L. Febvre la définissait comme analytique dans ses procédés, idéaliste dans son esprit, ni collectiviste ni individualiste mais cherchant à établir les liens entre l'individuel et le collectif dans les sociétés.

17. Dans cette lettre, non datée, il ajoutait : « Il faut cependant s'obstiner. Nous avons tous maintenant deux ou trois tâches à remplir dans notre vie — la vôtre et celle de deux ou trois qui sont tombés. [...] Nous aurons à vivre quelques années peu banales, j'imagine — et comme il faudra nous serrer les uns contre les autres pour sauver quelque chose de notre vieille civilisation idéaliste au milieu des appétits déchaînés et des hurlements de jouisseurs cyniques. »

vous en supplie, n'abandonnez pas cette tâche-là dans la revue. C'est elle qui prime tout, à mon sens. » Cet « effort sérieux d'organisation » s'impose à tous les niveaux. L'enseignement, il faut remanier les programmes ; la formation des futurs historiens, il faut leur assurer « une autre culture dont on est censé les doter » ; la recherche, il cite l'exemple d'une thèse rédigée en six ou sept ans sur les finances de la ville de Nevers entre 1690 et 1700 : « On n'a plus le droit aujourd'hui de gaspiller le peu d'intelligences qu'on peut avoir à des besognes aussi sottes et stériles, aussi purement "somptuaires" que celles-là. »

Mais c'est avant tout dans la réparation de la *Revue de synthèse* que Febvre fonde ses espoirs d'un renouveau et d'une réforme de la discipline. « Parmi les revues historiques, les doyennes seules subsistent — et ce sont de gros corps sans âme et sans vie. Tout cela nous ramène toujours à la nécessité de relancer la revue¹⁸. » Il souhaite que les orientations de la revue soient repensées et précisées pour qu'elle soit mieux à même de remplir sa tâche de direction et d'organisation. Febvre va plus loin. Il suggère à Berr une nouvelle conception de la revue sur le modèle de *L'Année sociologique*, disparue avant la guerre. Dans les propositions qu'il formule, une double préoccupation apparaît, elle se retrouvera plus tard dans les *Annales*, et s'impose parmi les réformes urgentes. Elle concerne l'aménagement des comptes rendus. « Il faut reprendre, dit-il, le travail critique, ce travail d'organisation des études historiques, si anarchiques toujours et si vaines trop souvent¹⁹. » La partie critique d'une revue constitue selon lui la partie la plus importante, le lieu privilégié à partir duquel peuvent être discutées et élaborées les orientations de la discipline. Pour y parvenir, il faut que les comptes rendus ne soient pas seulement mis bout à bout dans un ordre quelconque ou regroupés simplement sous de « vieilles rubriques externes » (histoire politique, diplomatique, etc.) ; ils doivent être réunis par « questions » annoncées à l'avance et les livres envisagés non pas pour eux-mêmes mais recensés d'un certain point de vue²⁰. Pour Febvre, et c'est le second aspect, seule cette manière de faire peut donner à la revue sa physionomie propre et rassembler utilement une équipe de collaborateurs partageant des

18. Lettre à H. Berr du 15 juillet 1919.

19. Lettre à H. Berr du 10 mai 1919.

20. Il imagine d'ailleurs une répartition possible sous la forme suivante : « Un numéro par an, et connu d'avance : celui de janvier, je suppose : les ouvrages théoriques, comptes rendus de tout ce qui a trait à l'organisation des études historiques, à la théorie, à la philosophie de l'histoire... Un numéro par an et connu d'avance : le "hasard" et l'histoire : ... l'individualité personnelle, collective, ou géographique... comptes rendus de "biographies", de monographies psychologiques, géographiques ou autres... mais orientés dans un certain sens. » Lettre à H. Berr du 26 juin 1919.

conceptions semblables. Il propose d'ailleurs à Berr de s'inspirer de l'organisation appliquée par Durkheim à *L'Année sociologique* : un « chef de rayon » responsable d'une rubrique, disposant de collaborateurs, répartissant les livres et groupant lui-même les comptes rendus, en les reliant par une analyse préalable ou par quelques notes d'ensemble de manière à constituer une sorte d'*Année de synthèse*²¹.

Berr ne restera pas insensible à ces propositions. Dans le numéro de février 1920, il publie, à son habitude, un éditorial intitulé « Programme d'une bibliographie synthétique ». Sans entrer dans le détail de cette réorganisation, il faut noter que Berr semble reprendre l'essentiel des arguments de Febvre. Il décide notamment de supprimer le Bulletin critique qui n'était qu'un reflet des nombreuses « spécialités » de la discipline et faisait double emploi avec les revues traditionnelles et de porter la priorité sur les Revues générales²² — « elles ont si efficacement contribué au succès de la Revue » — et aux Revues critiques. « Une bibliographie véritablement synthétique devra relever, dans la production historique, tout ce qui tend à déterminer le rôle des facteurs contingents, nécessaires, logiques²³. »

Cette conception du travail historique centré sur une critique bibliographique orientée et fédératrice sera au fondement même des entreprises collectives que Febvre tentera de mettre sur pied dans l'entre-deux-guerres. Elle est manifeste dans le projet de revue qu'il songe à fonder dès le lendemain de la guerre, non pas avec Berr, mais avec Marc Bloch dont il fait la connaissance à Strasbourg.

C'est pour combler le vide créé par la suspension de la *Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, qui avait été avant-guerre l'un des lieux principaux d'échanges et de débats internationaux, et par l'absence de tout périodique international susceptible d'orienter et d'organiser les recherches en histoire économique que Febvre et Bloch ont conçu leur projet ambitieux. À la fin de l'année 1921, ils s'adressent à Henri Pirenne, dont l'autorité et le prestige sont alors considérables, pour lui proposer de prendre la direction d'une revue internationale d'histoire économique et sociale interalliée²⁴. La conception et les orientations de la revue sont déve-

21. Il utilise cette expression dans sa lettre à H. Berr du 26 juin 1919.

22. Celles-ci devront mieux répondre au besoin de l'urgence puisque l'essentiel sera repris, avec plus « d'ampleur et de vie » dans la collection de « L'Évolution de l'humanité » dont il publie l'Introduction dans le même fascicule.

23. « Programme d'une bibliographie synthétique », p. 78. Berr souligne aussi l'orientation de la bibliographie autour de « questions scientifiques précises » et une division du travail autour de chefs d'équipes mais ne lui donne pas la périodicité systématique qu'envisageait Febvre.

24. Il s'agissait d'être prudent à l'égard d'une collaboration, difficilement envisageable, des historiens allemands.

loppées longuement dans une lettre de Febvre à Pirenne du 4 décembre 1921, accompagnée d'une « Note sur l'organisation d'une revue d'histoire et de sociologie économiques²⁵ » et dans une seconde lettre du 4 février 1922. Déclinons-en les principaux éléments : pas d'érudition « pure et sèche » mais une revue bien informée, ouverte non seulement aux spécialistes mais à toutes les disciplines ; un périodique « utile » avant tout, centré sur les débats critiques et méthodologiques ; peu de « mémoires originaux », des articles de méthode surtout d'où se dégagerait progressivement une doctrine commune ; enfin, une grande part réservée aux informations pratiques sur la vie et les institutions scientifiques ainsi qu'à la bibliographie critique. Ici de nouveau resurgit la référence à *L'Année sociologique* d'une revue centrée autour du travail critique réparti entre un nombre restreint de collaborateurs responsables de sections elles aussi peu nombreuses. Dans ses négociations avec Pirenne, Febvre lui soumet une nomenclature, variable, comportant une quinzaine de subdivisions pour chacune des deux catégories, nationale et thématique, qu'il avait imaginée. Il insistera souvent sur l'importance d'une organisation minutieuse de cette « grille de lectures critiques » et sur la désignation des collaborateurs qu'il avait déjà sollicités en partie.

Les efforts consentis lors de cette première tentative, dont les avatars importent peu ici, n'auront pas été vains car, par cette expérience malheureuse, Febvre et Bloch sont parvenus à réunir quelques-unes des conditions essentielles qui leur permettront d'aboutir rapidement au lancement des futures *Annales*. En sont définis, partiellement au moins, les éléments de leur matrice intellectuelle. Par ailleurs, les contacts pris alors fourniront aux *Annales* certains de leurs premiers collaborateurs.

DES ANNALES À LA REVUE DE SYNTHÈSE : LA MATIÈRE ET L'ESPRIT

Cette première tentative comme la suivante qui réussira ne constituaient pas dans l'esprit de Febvre une concurrence à la revue de Berr qui était informé des initiatives de son ami. Les démarches de Berr et Febvre étaient parallèles et s'organisaient sur des plans différents, en fonction d'une répar-

25. Ce titre surprenant, en apparence seulement, sera tout de même modifié et finalement la formule retenue sera plus simplement : *Revue internationale d'histoire économique*. Cf. *The Birth of The Annales History : the Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, Bryce et Mary LYON (éd.), Bruxelles, Commission royale d'histoire, 1991.

tition des tâches soulignée et souvent rappelée par Febvre lui-même. Il concevait l'action de son ami comme une action agissant de « l'extérieur » au niveau de l'organisation du mouvement scientifique, la sienne se situant à « l'intérieur » de la discipline historique. Mais au moment de la préparation du premier numéro des *Annales*, il imagina d'une autre manière cette répartition. Le 2 octobre 1928, il lui écrit pour lui dire que s'il parvient à mettre sur pied une revue d'histoire économique, il souhaiterait pouvoir s'atteler ensuite à une autre œuvre qu'il estime tout aussi nécessaire : la constitution d'une revue d'histoire des idées, alliant ainsi, dans deux organes inspirés d'une commune orientation, la matière et l'esprit. « Vous savez combien je souhaiterais que la *Revue de synthèse*, je ne dis pas se transforme, car depuis longtemps, elle est orientée dans ce sens, mais prenne enfin cette place qui est à prendre, en France et à l'étranger²⁶. » Febvre annonçait en même temps à Marc Bloch son intention de reporter son « activité géographique » sur les *Annales* et de ne faire dans la *Revue de synthèse* que des contributions portant sur l'histoire des idées. Difficile cependant de savoir comment Febvre avait imaginé plus précisément la complémentarité entre les deux revues car le projet qu'il promettait de lui envoyer quelques jours plus tard n'a pas été retrouvé ou n'a peut-être jamais été écrit²⁷. Ce n'est pourtant pas dans la direction qu'il espérait que devait se développer la revue.

Il est assez improbable que la création des *Annales* ait provoqué la transformation de la *Revue de synthèse*. Cette réforme s'inscrit d'abord dans le prolongement des inflexions que Berr fait subir à son programme de synthèse au tournant des années 30, en particulier, le réaménagement du Centre de synthèse²⁸ installé en 1929 à l'Hôtel de Nevers, l'organisation des *Semaines internationales de synthèse*, le lancement d'un ambitieux projet de *Vocabulaire historique*. Dans ce dispositif, la revue devait occuper une place plus étendue et plus étroitement associée aux activités du Centre.

En 1931, son titre est amputé de son épithète historique et la revue est séparée en deux sections : la « Synthèse historique » qui occupera une place

26. À la fin de cette lettre du 2 octobre, L. Febvre ajoutait : « Songez enfin, le cas échéant, aux possibilités d'extension de la revue. Il y aurait là une belle œuvre à accomplir, pour augmenter ses prises et son rayonnement, pour en faire une revue plus vivante et lue par un vaste public — une revue qui rende. »

27. Le 6 octobre 1928, L. Febvre écrivait à H. Berr ceci : « Pour la revue, le mieux est que je jette sur le papier ce que j'appellerai "mes Rêveries", si vous voulez. Vous verrez ce qui s'accorde là-dedans avec vos désirs et vos idées. Avec les possibilités aussi. »

28. Giuliana GEMELLI, « Communauté intellectuelle et stratégies institutionnelles : Henri Berr et la fondation du Centre international de synthèse », *Revue de synthèse*, t. CVIII, avr.-juin 1987, p. 225-259.

dominante avec trois fascicules par année, le quatrième étant désormais réservé à la section des « Sciences de la nature et la Synthèse générale ». À côté d'Henri Berr, jusque-là directeur unique, figurent désormais les noms de Lucien Febvre, d'Abel Rey et de Paul Langevin. Berr avait prévu de simplifier la structure interne de la revue en restreignant le nombre de rubriques : des articles regroupés autour de questions répondant au programme de la Synthèse, la Vie du Centre²⁹ et les Revues critiques. Directeur adjoint du Centre et responsable de la Section de synthèse historique de la revue, Febvre ne pouvait rester indifférent à ses transformations d'autant que Berr lui avait demandé de « l'aider à mener la barque ». On connaît sa réaction notamment par deux textes publiés récemment par Jacqueline Pluet-Despatin³⁰ qu'il faut compléter par d'autres. Ces deux textes, une note et une lettre, révèlent l'écart qui sépare les deux hommes quant à la conception et à l'organisation de la revue. Febvre n'y cache pas sa mauvaise humeur et cela malgré son accord sur l'essentiel des points. Irrité par les imperfections formelles (la lourdeur de la couverture, le nombre de coquilles), il est préoccupé par l'indifférence de Berr à le tenir au courant de la situation matérielle de la revue, inséparable, selon lui, des problèmes intellectuels et rédactionnels.

Les arguments et les propositions de Febvre visaient trois dimensions capitales à ses yeux de la gestion de la revue qui avaient des répercussions sur son rayonnement et sur lesquelles il ne voulait pas transiger. En premier lieu, l'organisation de la bibliographie critique : constatant que Berr avait fait disparaître les « Revues générales » et les « Notes, questions et discussions », il estimait que la seule rubrique conservée des Revues critiques, qui « représentent la tradition même de la *Revue de synthèse* », devait être précisément définie et soigneusement organisée³¹. Ensuite les questions matérielles, d'ordre économique et pratique, qu'il juge inséparables des problèmes intellectuels et de rédaction : la direction doit être à même de mieux contrôler la diffusion de la revue (les abonnements), disposer

29. Auparavant, le compte rendu des activités du Centre paraissait dans un Bulletin séparé inséré dans les fascicules de la revue. L. Febvre, peu satisfait de ces « comptes rendus en série », souhaitait que « ces procès-verbaux deviennent des "articles" ou des "discussions critiques" faits, non pas pour dormir dans un registre manuscrit, mais pour être imprimés dans une revue — dont ils forment le centre. » Lettre du 17 janvier 1931. Cette lettre a été publiée partiellement par J. Pluet-Despatin ; cf. note suivante.

30. « Lucien Febvre et la *Revue de synthèse* », *La Revue des revues*, 14, 1992, p. 3-22.

31. « J'estime en effet qu'il faut veiller de *très près* au service, absolument fondamental de la demande des livres aux éditeurs et de la distribution des livres reçus aux collaborateurs. [...] Si vous me demandez de vous aider à mener la barque, je désire que ce gros service, que ce service capital fonctionne très étroitement sous ma surveillance et sous ma direction. Hors de là pas de salut. » Cf. J. Pluet-Despatin, *art. cit. supra* n. 30, p. 12. C'est L. Febvre qui souligne.

d'un budget (frais de correspondance et de postage), etc. Enfin, et sans doute principalement, la question du secrétariat, cette « cheville ouvrière indispensable à toute entreprise³² » : pour être le « dirigeant actif et résolu » sur lequel Berr devait pouvoir compter, il lui fallait des collaborateurs efficaces. Il reproche à Berr de ne pas les lui fournir et de lui refuser les moyens dont disposaient Rey et Langevin³³. C'est moins le directeur du Centre que désapprouvait Febvre que le choix de son équipe de collaborateurs, qu'il juge incompetents et hostiles³⁴, et parmi eux André D. Tolédano, chargé du secrétariat de la revue³⁵. « Quand vous étiez rue Sainte-Anne, c'était vous, seul, qui faisiez ce que je veux et *dois* faire. Et ainsi, vous aviez une excellente équipe. Cette équipe, il faut la reformer³⁶. »

Sur les exigences qu'il formule pour obtenir les pouvoirs réels que lui promettait Berr, Febvre n'obtiendra pas satisfaction. En s'octroyant une chronique personnelle « L'histoire au jour le jour. Notes de critique positive », il poursuivra pourtant son travail critique dans la revue, lui réservant de préférence à d'autres revues et aux *Annales* les articles et comptes rendus qui ne relevaient pas de son domaine³⁷. Le *modus vivendi* établi entre les deux publications se poursuivra, non sans accrochage : il se concrétisera notamment par le partage de collaborateurs et un échange des contributions, Febvre usant de ses fonctions directoriales dans les deux revues pour décider de la meilleure opportunité de publier un article ou un compte rendu. Mais il ne parviendra pas à infléchir son programme ni à en faire la grande revue d'histoire des idées à laquelle il avait rêvé en 1928. Impuissant, il ne pourra que regretter les effets de la nouvelle division adoptée par Berr : « Tous les livres d'histoire de la pensée sont revendiqués par les collaborateurs d'Abel Rey. Ce qui ne laisse pas que de donner à la notion de Synthèse une forte entorse³⁸. » Désormais centrés sur la « synthèse scientifique » plutôt que sur la « synthèse historique », les intérêts et le programme de

32. « C'est le sort de la revue qui me préoccupe [...] cette absence de secrétariat efficace et agissant qu'au fond, vous constatez comme moi. » Lettre à H. Berr du 8 juin 1932.

33. « Mais voyez la liste pour la section historique : secrétaire Masson-Oursel, avec qui je n'ai rien de commun et que je ne puis considérer comme un secrétaire. Feldmann, que je ne connais que par des comptes rendus de séance nettement insuffisants. Et Tolédano, je n'y reviens pas ; je pense, comme tout le monde, qu'il est au cœur de la place de désagrégation admirable de toutes vos entreprises. » Lettre à H. Berr du 29 octobre 1934.

34. « Je suis un étranger au Centre, où j'ai le sentiment d'inquiéter et de déranger certaines médiocrités. » Lettre citée *supra* n. 33.

35. Les sarcasmes de Febvre à l'égard de Tolédano (1888-1972), que Berr avait recruté dans les milieux de la SDN, sont également fréquents dans sa correspondance avec Bloch.

36. Lettre citée *supra* n. 33. C'est L. Febvre qui souligne.

37. Les 123 comptes rendus publiés entre 1931 et 1936 représentent près d'un tiers de la surface totale de ses contributions à la revue.

38. Lettre à Marc Bloch du 29 ou 30 avril 1934.

Berr s'étaient déplacés et s'éloignaient des préoccupations immédiates des historiens.

LA RUE DU FOUR CONTRE LA RUE COLBERT

Le divorce intellectuel entre Febvre et Berr s'accroissait. À partir de 1934, alors qu'il est de nouveau proche de Berr depuis son élection au Collège de France, il cache difficilement son irritation à son égard. Elle est manifeste et fréquente dans sa correspondance avec Bloch. Ainsi par exemple, le 8 juillet 1934 : « Vu Berr à la maison hier soir. Il m'agace, il m'insupporte, il devient de plus en plus borné, limité, incompréhensif — et une sorte de messianisme béat luit dans ses yeux, qui l'empêche de rien voir des réalités. »

La rupture que redoutait Febvre³⁹ interviendra en octobre 1936 au moment de la parution du premier numéro de *Science*. Berr avait imaginé assez tôt, semble-t-il, en 1927 déjà et peut-être même avant, de fonder un journal scientifique et encyclopédique destiné à un large public cultivé. Febvre devait y prendre une part active et il a souvent été sollicité pour donner son avis. La lecture du premier numéro qui paraît en octobre 1936 le mettra en colère en particulier la lecture du titre : *Science. L'Encyclopédie annuelle*, retenu et décidé à son insu. Le titre, suivi d'un plan qui semblait attribuer au journal une sorte d'exclusivité, ne pouvait que difficilement convenir au directeur de l'*Encyclopédie française*⁴⁰. Il réagit très violemment en adressant sa démission de toutes les directions qu'il assumait auprès de Berr, celle de la *Revue de synthèse* et du Centre⁴¹. Il reven-

39. Le 29 octobre 1934, dans une note dactylographiée qu'il avait préparée en vue d'un entretien avec Berr, il écrivait : « La vie des hommes et de leur destin se jouent sur un coup de dés. Une occasion qui passe de se "réaliser" pleinement, de s'absorber dans une œuvre à sa mesure : on la saisit ; on crée l'œuvre ; on s'y absorbe ; je n'ai pas à vous l'apprendre à vous. Alors ? Renoncer à tout ce qu'on faisait avant ? Ce n'est pas bien dans mon tempérament, vous le savez. Pour des raisons sentimentales, qui sont profondes chez moi ; pour des raisons de fond, qui sont non moins fortes. »

40. « Il s'agit de la situation impossible dans laquelle me placent toutes ces affirmations, toutes ces revendications encyclopédiques, sans que je n'aie rien su d'avance, dans un "Journal" qui par ailleurs me demande une collaboration importante... » Lettre à H. Berr du 15 octobre 1936.

41. « Les petites puissances qui veillent aux portes de la rue Colbert ont fort bien travaillé. [...] Je viens vous prier, mon cher Monsieur Berr et ami, de me rendre ma liberté et de confier à un autre la direction des Feuilletons sur l'Homme dans votre Encyclopédie — ainsi, naturellement, que la direction de la Section historique du Centre et de la Section historique de la Revue. » Lettre citée à H. Berr du 15 octobre 1936.

dra sur sa décision qu'il ne considérerait pas comme un « geste impulsif », mais, pratiquement, il cessera sa collaboration à la revue qui se réduira à quelques brèves notes critiques. Les frictions ne s'arrêteront pas : en 1938, à propos de la parution d'un article sur « Frontière » confié à Villate, la même année encore, lorsque Berr projeta d'adjoindre au Centre une nouvelle Section d'archéo-civilisation avec la collaboration d'André Varagnac qui dirigeait précisément la Commission des recherches collectives de l'*Encyclopédie française*.

À l'origine de ce différend figure assurément l'*Encyclopédie française* dont la direction avait été confiée à Febvre en 1932 par le ministre de l'Éducation nationale, Anatole de Monzie, l'année même où Berr organisait à la Bibliothèque nationale une importante exposition consacrée à « l'*Encyclopédie* et aux encyclopédistes⁴² ». Dotée de moyens importants, bénéficiant du soutien de l'État sans en dépendre, l'*Encyclopédie* allait devenir rapidement l'une des entreprises culturelles les plus importantes de l'entre-deux-guerres en France, mobilisant plusieurs centaines de collaborateurs et, parmi eux, certains des grands savants français de leur temps. Conçue comme une « synthèse fondée sur de sûres analyses », l'*Encyclopédie* ne devait être, dans l'esprit de Febvre, ni un dictionnaire, ni un répertoire des sciences, mais un inventaire critique et méthodique de la « Civilisation à la date de 1935⁴³ ». Mais surtout Febvre était assisté de collaborateurs et d'un Comité — le Comité de l'*Encyclopédie française* — semblable dans sa forme juridique au Centre international de synthèse, dans lequel, comme il se plaisait à le rappeler, siégeaient une grande partie de ses membres. La rue du Four où s'installa le secrétariat administratif devenait un des lieux fréquentés de Paris⁴⁴. Lieu de sociabilité, la rue du Four, à l'instar de la rue Colbert, était aussi un centre de liaison par l'intermédiaire d'un Bulletin bimensuel ronéoté, imaginé par Pierre Abra-

42. Sur l'*Encyclopédie* et la concurrence avec Berr, voir G. GEMELLI, « L'*Encyclopédie française* e l'organizzazione della cultura nella Francia tra le due guerre », *Passato e Presente*, 11, 1986, p. 57-89.

43. Cf. L. FEBVRE, « Conception générale de l'*Encyclopédie* », note dactylographiée, octobre 1932, 8 f. Dans cette note, conservée dans ses papiers personnels, Febvre propose un plan en dix tomes et douze volumes qui sera sensiblement modifié.

44. En particulier les jeudis soirs où étaient organisés les « portos de l'*Encyclopédie* », selon l'expression de Febvre. « Ces jeudis de la rue du Four — de six à neuf — faisaient courir tout Paris. On y voyait un singulier mélange de monde universitaire amené par Lucien Febvre et du monde politique amené par le Patron [A. de Monzie]. Pierre Abraham se chargeait de nous faire connaître les artistes et les littérateurs d'avant-garde, Paul Montel et Langevin, les savants, Henri Wallon les psychologues et chaque directeur de volume son escouade de collaborateurs. » Henriette PSICHARI, *Des jours et des hommes*, Paris, Grasset, 1962, p. 161. Cette sociabilité très mondaine agaçait M. Bloch qui lui reprochait de devenir de plus en plus « parisien ».

ham et un centre de recherches permanent par la création d'une Commission des recherches collectives placée sous la responsabilité d'André Varagnac⁴⁵.

Ainsi, en quelques années, Febvre obtenait les moyens de réaliser ce que Berr avait tenté d'élaborer en plusieurs décennies. Mais Febvre refusait de considérer ses réalisations comme une concurrence à celles de son ami. « Entre le Centre et la *Revue de synthèse* d'une part — l'encyclopédie de l'autre — les parentés d'idées et d'intentions sont évidentes. Comment en serait-il autrement ? Si différent de vous par le tempérament et par la formation, il y a des années que je suis tributaire de vos idées et des vos initiatives. Et au fond, les "Annales" sont filles de "la Synthèse"⁴⁶. » Berr, apparemment, ne disait pas autre chose lorsqu'il soulignait les affinités liant les deux entreprises mais il refusait d'entériner les accords plus organiques que lui proposait le directeur de l'encyclopédie, soucieux d'éviter les « doubles emplois⁴⁷ ». Ce refus, Febvre l'attribuait tout autant à la « sclérose » de Berr qu'aux basses manœuvres du personnel du Centre :

« ... On n'a pas cessé, depuis que je suis à Paris, de me démolir sournoisement auprès de vous, de vous mettre en garde contre mon ambition, j'imagine mon égoïsme, mon esprit d'accaparement, etc. D'où par conséquence directe, votre attitude de refus, ou de repli, toutes les fois que j'ai essayé d'accréditer rue Colbert quelqu'un de confiance, qui me soulage dans mon travail et me serve d'agent de liaison avec le centre : qu'il s'agisse de Mme Varga, de Leuilliot, ou même de Varagnac, heureusement plus souple et plus tenace. Car je ne demandais rien d'autre — pas même la tête du pauvre Tolédano, dont la sottise fait la fortune⁴⁸. »

Pourtant la bonne foi de chacun ne doit pas être mise en cause car on ne peut pas occulter le contexte de crise économique, certes, mais aussi politique, sociale et intellectuelle, dans lequel se sont développées les deux entreprises, confrontées elles aussi à des difficultés matérielles et financières et exposées à une concurrence très vive. Depuis la fin de la guerre,

45. « Il s'agit de créer en France l'instrument de recherches dont certaines sciences humaines ont désormais besoin », in André VARAGNAC, « Une coopérative de travail scientifique : la Commission des Recherches collectives de l'*Encyclopédie française* », *Annales HES*, 7, 1935, p. 302-306. Sur le modèle d'un « réseau permanent d'informateurs », la Commission avait élaboré un plan quinquennal, prévoyant un rythme de trois enquêtes annuelles sur questionnaire.

46. Lettre dactylographiée à H. Berr, 29 octobre 1934.

47. « En d'autres termes, le Centre, gardant son individualité, sa pleine autonomie [...] — et ses initiatives budgétaires ou autres ne pourrait-il pas constituer entre autres choses, l'organisme de consultation scientifique de l'encyclopédie. » Lettre citée *supra* n. 33.

48. Lettre à H. Berr du 17 octobre 1936.

le développement d'une politique de progrès des sciences, en particulier des sciences humaines, fondée sur une volonté d'intégration et d'interprétation des différentes élites à la vie sociale constituait alors un objectif partagé par plusieurs mouvements intellectuels rivaux⁴⁹. Ainsi au-delà des rivalités individuelles et des divisions internes, d'autres facteurs entrent en ligne de compte, en particulier la compétition pour le monopole de la recherche, la définition des règles de son organisation et la distribution des compétences.

DE LA SYNTHÈSE À L'HISTOIRE PROBLÈME

L'essor intellectuel et institutionnel des entreprises de Berr ne tient pas seulement aux qualités intellectuelles et humaines du personnage. Philosophe, normalien, Berr appartenait à cette catégorie d'intellectuels de la III^e République qui ont fait leur carrière dans l'enseignement secondaire. Professeur de lycée à Douai, à Tours, puis à Paris, au lycée Henri-IV jusqu'à sa retraite en 1925, il n'a jamais appartenu aux élites universitaires ou administratives auxquelles accédaient généralement les élèves de l'École normale supérieure⁵⁰. Cependant, tirant parti de ses relations dans le milieu normalien dont il est issu, de ses relations familiales, en particulier son « beau mariage », qui lui assura non seulement la réussite financière mais aussi sociale⁵¹, il parvint à établir un important réseau de relations avec le monde universitaire et au-delà avec les milieux de la politique, de la banque et de la grande édition et à compenser ainsi, partiellement, sa relative marginalité académique⁵². Malgré sa notoriété, à un moment où l'université s'imposait de plus en plus comme l'institution de contrôle de la science, il lui a manqué la reconnaissance et la légitimité universitaires nécessaires.

Notons cependant que la carrière universitaire de Febvre ne lui accordait pas nécessairement le surcroît de légitimité qui fit défaut à Berr. Nor-

49. Sur ce sujet, voir les études déjà citées de G. GEMELLI auxquelles on ajoutera : « Il tempo degli esperti. Intelletuali e uomini d'azione : le elites della competenza nella Francia tra le due guerre », *Intersezioni*, août 1984, p. 347-394.

50. À deux reprises, en 1903 et en 1911, il tenta vainement sa chance au Collège de France. En 1903, candidat à la chaire qu'avait jadis occupée Michelet, il fut battu par Gabriel Monod. Trente ans plus tard, c'est Febvre qui l'occupait.

51. Sur le rôle de l'épouse de Berr, cf. G. GEMELLI, *art. cit. supra* n. 28, p. 232 *sqq.*

52. G. Gemelli a souligné la cohérence sociale et idéologique du milieu que fréquentait Berr.

malien, boursier de la fondation Thiers, Febvre a été confronté à plusieurs reprises à l'échec. En 1926, il échouait à la succession de... Seignobos à la Sorbonne qui lui préféra un professeur de lycée parisien et il dut se rabattre sur l'EPHE puis sur le Collège de France qui le fera patienter jusqu'en 1932 après lui avoir infligé deux échecs successifs. Or ces déconvenues répétées — survenues à un moment où Febvre, lassé de Strasbourg, désespérait de rejoindre la capitale — ne s'expliquent pas seulement par sa posture d'« hérétique » comme il le pensait volontiers lui-même ; elles s'inscrivent dans une période de transformation de l'université marquée par une crise profonde du marché universitaire, peu propice à l'innovation, qui touchait en particulier les historiens⁵³. Dans ce contexte de crise, on comprend que Febvre ait été plus sensible que Berr aux conditions concrètes de l'exercice du métier d'historien.

Mais surtout, on comprend mieux, me semble-t-il, la fascination qu'a exercée sur Febvre le modèle de *L'Année sociologique* auquel il faisait souvent référence dans ses lettres à Berr et qui l'avait fortement inspiré dans son projet de *Revue internationale d'histoire économique*. Durkheim avait assigné à *L'Année sociologique* une double ambition : restructurer le champ entier des études sociologiques à partir d'une relecture systématique de l'ensemble de la littérature consacrée à l'analyse sociale et réunir autour d'un projet commun et à partir d'un programme clairement défini, une équipe de « travailleurs spécialisés » opposés aux « amateurs », aux « généralistes », ou aux « dilettantes ». Reposant sur une savante division du travail réglée par un système complexe de sections et de sous-sections, la critique bibliographique se voyait attribuer le rôle de champ d'expérimentation et de construction de la sociologie⁵⁴. À l'inverse du mouvement qui s'accroissait dans les disciplines littéraires où l'écart entre fonction critique et fonction créative se creusait, dans les sciences sociales l'analyse critique s'intégrait pleinement dans l'activité scientifique comme l'un des moments d'un dispositif méthodologique et stratégique voué à illustrer la réalité d'une discipline, sa capacité à produire et reproduire des interprétations originales, à organiser pragmatiquement des terrains de recherche sous-tendus par un débat théorique constant.

Dans ce processus, la *Revue de synthèse* a également joué un rôle en inaugurant une nouvelle formule, les « Revues générales », destinées à dres-

53. Sur ce sujet, voir Olivier DUMOULIN, *Profession historien (1919-1939) : un métier en crise ?*, Paris, EHESS, 1983 (thèse inédite).

54. J'ai développé ce thème dans « Critique bibliographique et stratégie disciplinaire dans la sociologie durkheimienne », *Regards sociologiques*, 5, 1993, p. 9-23, et, de façon plus générale, dans « Critique bibliographique et construction disciplinaire : l'invention d'un savoir-faire », *Genèses*, janvier 1994, 14, p. 105-123.

ser l'inventaire systématique et critique de la bibliographique sur un thème particulier attribué à un responsable. Mais à la différence du modèle durkheimien qui quadrillait des sous-champs disciplinaires, le modèle de Berr qu'il définissait comme un « inventaire du travail fait et à faire » était conçu comme une série finie de chapitres successifs d'un plan prédéfini. Ce programme ambitieux était réévalué et réajusté périodiquement en fonction du travail déjà réalisé et des nécessités nouvelles ou imprévues⁵⁵.

Érigé en « opération scientifique », le compte rendu, et plus généralement la partie « critique », spécifiait d'une autre manière des revues comme *L'Année sociologique* ou la *Revue de synthèse* au-delà de leurs différences évidentes. Lieux stratégiques de débat, de confrontation et d'expérimentation, mais aussi lieux de sociabilité, de rassemblement et de mobilisation, en bref de travail collectif, elles tenaient lieu de « laboratoires ». En se référant à *L'Année sociologique* et en reprochant à Berr de négliger la politique des comptes rendus, c'est en quelque sorte la manière dont Berr organisait et dirigeait son « laboratoire » que désapprouvait Febvre.

La formule durkheimienne, qui le séduisait par la rigueur de sa « grille de lecture critique », l'efficacité de sa division du travail et son mode d'intervention souvent polémique, n'a pourtant pas été mise en œuvre telle quelle dans les *Annales* ni telle qu'il l'avait repensée à plusieurs reprises. À cela, il y a plusieurs raisons. Je n'en évoquerai que deux rapidement. En premier lieu, l'absence d'un référent théorique commun. Plutôt qu'à une doctrine théorique, Febvre et Bloch se référaient plus volontiers à un « esprit des *Annales* » sans jamais le définir explicitement. Mais il y a une seconde raison, plus rarement évoquée : la difficulté qu'éprouveront les directeurs à constituer autour de la revue une équipe aussi solide et fidèle. Pendant de longues années, ils devront assumer à peu près seuls la gestion et la rédaction de la revue et rédigeront la très grande majorité des comptes rendus. De ce point de vue, les *Annales* ont été engendrées par un couple improbable : filles de la *Revue de synthèse*, elles sont aussi filles de *L'Année sociologique*, une solution de compromis dont il ressortira progressivement un nouveau modèle original.

La politique des comptes rendus y tiendra aussi un rôle capital. C'est là que Febvre et Bloch expriment leurs points de vue, c'est là qu'ils définissent les orientations principales de la revue, c'est là enfin qu'ils expriment « l'esprit des *Annales* » qui demeure longtemps leur prérogative. À l'instar des durkheimiens, ils n'hésitent pas à recourir à la polémique ni à dési-

55. Mais Berr ne parvint jamais à le remplir et progressivement, au gré également des auteurs, les « Revues générales » se transformaient en listes bibliographiques interminables.

gner des cibles privilégiées dans le but de recréer un espace de débats et de confrontations étouffé par le conformisme universitaire. Au-delà de sa fonction normative de « police du discours » dont l'enjeu visait à une redéfinition et à une redistribution des normes de la compétence scientifique, la critique bibliographique avait encore une autre fonction, heuristique. Regroupés par « problèmes », par « questions » ou par thèmes qui ne correspondaient pas nécessairement aux sujets des livres recensés ni aux thématiques classiques de la recherche historique, les comptes rendus spécifiaient un espace rendant possible l'expérimentation de nouveaux chantiers, de nouvelles problématiques ou de nouvelles archives. Febvre, plus encore que Bloch, a su exploiter avec bonheur cette possibilité de la recension critique en y inscrivant à la fois une pratique concrète et un militantisme d'historien.

Cette activité critique, qui a pris une part si importante dans son œuvre, n'est pas isolable de sa conception de l'histoire. Elle lui permettait de construire une démarche méthodologique cohérente, fondée sur une mise au point préalable des problèmes articulée à la production scientifique elle-même tout en faisant l'économie d'une définition théorique *a priori*, et d'agir sur l'organisation de la recherche à venir.

C'est à ce niveau que la différence entre Febvre et Berr est la plus remarquable. Alors que Febvre, dans ses combats pour l'histoire, s'efforçait d'ouvrir l'histoire aux procédures, aux modes d'expérimentation, aux formes d'organisation de la recherche empruntés aux disciplines voisines et plus largement aux sciences de la nature, Berr, continuant à « obéir à une impulsion vitale irrésistible », ne pouvait que poursuivre, de plus en plus isolé, son combat philosophique sinon théologique⁵⁶ pour la synthèse générale.

Mais cette différence se lit aussi dans le déplacement du vocabulaire et de l'argumentaire dont se sert Febvre pour préciser sa conception d'une histoire scientifique. Le glissement de la « synthèse » vers « l'histoire-problème » ne soulignait pas seulement cette distance, il annonçait l'élaboration d'une nouvelle matrice conceptuelle qui, loin de soumettre l'histoire à une idée-force totalisante, que ce soit la synthèse ou la sociologie, démultipliait les possibilités de thématiser l'expérience humaine.

56. À la fin de sa vie, il n'hésitera pas à écrire : « La science a une tout autre portée, n'hésitons pas à dire : une valeur religieuse. Elle ne nous fait pas seulement connaître l'univers : elle nous unit à lui en nous révélant sa loi, sa tendance, qui est notre tendance et qui doit l'être de plus en plus consciemment. » *La Montée de l'esprit*, Paris, 1955, p. 139-140. Voir aussi les remarques de E. CASTELLI GATTINARA, *op. cit. supra* n. 15, p. 155 *sqq.*